



**PHILIPPE
MARCZEWSKI
UN CORPS
TROPICAL**



ROMAN

PHILIPPE MARCZEWSKI UN CORPS TROPICAL



Dans une ville du Nord, un homme sans grandes qualités se découvre un imaginaire exotique en plongeant dans la piscine à vagues artificielles d'un parc tropical. Séduit par cette ambiance humide et chaude, son corps palpe un bien-être inconnu. Le jacuzzi éveille en lui des désirs de tropiques, et l'impression de fuir sa vie morne et banale.

Lorsqu'il accepte de livrer un colis à Madrid pour le compte d'une cliente énigmatique, il s'embarque dans une quête de dépaysement dont il perd rapidement le contrôle – mais l'a-t-il jamais eu ? Il devient le jouet de manigances obscures qui le jettent dans des péripéties auxquelles il n'aurait jamais osé aspirer. Lesquelles outrepassent bientôt tous ses rêves – voire ses pires cauchemars.

Un corps tropical est le roman des aventures d'un candide contemporain. Sans se départir d'une bonhomie têtue, il découvre l'envers des mirages touristiques, des eldorados sous cloche et des exotismes de brochures commerciales. Loser magnifique lancé malgré lui dans le tourbillon du monde, il fait l'épreuve de sa brutale réalité, des conflits et des trafics en tout genre, au fil d'une épopée absurde, et désopilante.

Philippe Marczewski est né en 1974. Il est l'auteur de *Blues pour trois tombes* et un *fantôme* paru en 2019 aux éditions Inculte.

.....
WWW.INCULTE.FR
.....

UN CORPS TROPICAL

L'auteur a bénéficié pour ce livre du soutien de la Fédération
Wallonie-Bruxelles.

© inculte, 2021

UN CORPS TROPICAL

PHILIPPE MARCZEWSKI

éditions inculte

À Catherine, Lou et Cléo

Je me sais assis, les mains sur les genoux, à cause de la pression contre mes fesses, contre les plantes de mes pieds, contre mes mains, contre mes genoux. Contre les mains ce sont les genoux qui pressent, contre les genoux les mains, mais qu'est-ce qui presse contre les fesses, contre les plantes des pieds? Je ne sais pas. Mon dos n'est pas soutenu. Je rapporte ces détails, pour m'assurer que je ne suis pas sur le dos, les jambes pliées et en l'air, les yeux fermés. Il est bon de s'assurer de sa position corporelle dès le début, avant de passer à des choses plus importantes.

Samuel BECKETT, *L'Innommable*

1. LA PEAU

Moi qui ne quittais jamais les plaines tempérées, j'aimais prendre la voiture et faire l'heure et demie de route qui menait à la piscine à vagues du parc tropical, construit en bordure d'une petite ville déliquescence, sur les terrains désaffectés des anciens laminoirs. Il fallait remonter la longue rue qui tenait lieu de centre, où s'alignaient parmi les commerces faillis quelques épiceries de nuit, des salons spécialisés dans la pose de faux ongles et des revendeurs de coques protectrices pour téléphones portables, avant d'apercevoir le dôme translucide flanqué de toboggans rouges et jaunes, et tout autour, des parterres bordés de buis taillé en boules irrégulières. Comme elle touchait au but, la rue bifurquait à angle droit et contournait une ancienne friche industrielle où des immeubles en construction paraissaient déjà vieillis, avec leurs murs de béton blanc inachevés couverts de poussière et de rouille. Le ruban de tarmac serpentait ensuite dans un quartier de maisons ouvrières étroites, accolées les unes aux autres sans jardin ni cour, et pour certaines si vétustes qu'on avait muré les fenêtres et placardé des avis d'insalubrité sur les portes. Enfin j'atteignais l'entrée du parking, à l'arrière de la piscine du parc tropical, avec son revêtement lisse et ses places tracées à la peinture blanche. La voiture semblait glisser comme sur une piste de danse, glisser déjà vers le confort et la volupté, entre les parterres bordés de buis, pour arrêter

sa course face à de grandes baies vitrées. De l'autre côté, tout semblait différent, une île dans la ville et ses vestiges, sans poussière ni rouille, un jardin d'éden pour des corps en maillot de bain plongés dans une chaleur humide qu'il me tardait d'éprouver, moi aussi.

Lorsque j'allais passer du temps dans la piscine à vagues du parc tropical, c'était toujours seul, et je n'en disais jamais rien à personne, pas même à la femme chez qui je vivais. Je me contentais souvent de l'informer de mon absence, au prétexte d'une réunion imprévue de la plus haute importance qui me tiendrait loin de chez elle. Je rentrerai chez toi plus tard, disais-je. Je ne lui disais jamais *chez nous*, et rarement *à la maison*, car il était bien établi que je vivais *chez elle*. Lorsque nous avions décidé de vivre ensemble parce qu'elle attendait un enfant, la maison qu'elle avait achetée nous avait paru plus adaptée que le petit appartement que je louais. J'avais alors contracté un emprunt pour effectuer quelques aménagements, et de la même manière que cet emprunt m'incombait à moi seul, la maison était restée sa propriété exclusive. Ne m'attendez pas pour le repas, disais-je, et sitôt le téléphone raccroché, je quittais en avance le bureau et prenais la voiture pour faire l'heure et demie de route qui me séparait de la piscine à vagues du parc tropical, où je passais un long moment.

Je dis le parc tropical, mais le projet était loin d'être achevé. Il y avait la piscine, certes, et sans doute était-ce le clou de ce que serait le parc, mais les huttes en bois qui, d'après les plans, devaient accueillir les vacanciers

n'étaient pas encore construites, et aucune plantation n'avait été faite qui donnât au terrain nu des anciens laminoirs un semblant d'allure tropicale: aucun bananier, pas plus d'acajou ni de fromager, pas de flamboyant, nul ara volant en liberté dans l'enceinte d'une volière – seulement le sol tout juste assaini de ses métaux lourds et couvert de gravier, et quelques parterres ceinturés de buis sous un grand panneau qui annonçait l'ouverture prochaine d'un parc de vacances tropical comprenant des plaines de jeux, un minigolf, un restaurant-brasserie d'inspiration locale et créole à la fois, un bassin ornemental extérieur avec des poissons, et quelques dizaines de huttes à louer pour un prix modéré, demi-pension ou complète, accès illimité à la piscine inclus.

J'avais découvert l'existence de la piscine à vagues du parc tropical un jour que j'étais venu voir une cliente dans cette petite ville. J'avais fait l'heure et demie de route pour la première fois mais la réunion n'avait pas duré plus d'une vingtaine de minutes. D'ailleurs ce n'était pas une réunion puisque mon rôle s'était limité à remettre à la cliente des documents dont j'ignorais le contenu, à recueillir ensuite une signature au bas d'un bordereau, ce qui, pour être exact, n'avait pris qu'un court moment. Le reste du temps j'avais attendu la cliente dans une sorte de salle d'attente dont la fenêtre donnait sur la piscine du parc tropical, avec ses toboggans rouges et jaunes qui attiraient mon attention, seules taches de couleur vive dans le paysage, et après avoir réclamé la signature de la cliente au bas

du bordereau je lui avais demandé ce qu'était ce dôme translucide flanqué de toboggans. C'est le parc tropical, m'avait-elle répondu après un instant de silence, sans lever les yeux vers moi, tandis qu'elle continuait à parcourir du regard le bordereau qu'elle venait de signer. Ça se voit, non ? avait-elle ajouté avec une pointe de mépris pour ma question, ce qui m'avait fait sentir la différence fondamentale entre nous – elle qui ne se déplaçait pas pour prendre livraison de documents, et moi qui avais fait une heure et demie de route pour les lui remettre en mains propres et recueillir sa signature, et avais dû patienter dans une salle d'attente – et cette différence de statut professionnel et social venait de s'illustrer par mon intérêt pour la piscine du parc tropical, un détail de la réalité sans doute indigne de son attention, peut-être même une intrusion puérile dans l'environnement visuel de son espace de travail. Elle-même avait dû ressentir à quel point la différence sociale se fixait entre nous à travers cette seule question de ma part, comme une mauvaise haleine dans la conversation, et à quel point je n'étais qu'un simple coursier aux pré-occupations pathétiques et à qui on pouvait bien faire faire une heure et demie de route et autant de retour pour lui remettre en mains propres un document quelconque, car mon temps était, de manière évidente, suffisamment vide de pensée, de matière et de densité pour que je trouve le moyen de m'intéresser à la piscine du parc tropical, et de m'y intéresser avec assez d'intensité pour imaginer lui demander, à elle, ce qu'était ce dôme

translucide flanqué de toboggans rouges et jaunes, dont la seule présence aurait dû suffire à indiquer qu'il s'agissait d'une piscine.

En sortant du bureau de la cliente muni du bordereau signé j'avais d'abord pensé reprendre la route sans attendre mais je m'étais rappelé que ma mission avait été inscrite à l'agenda pour tout l'après-midi, et puisque cela n'avait pris qu'une vingtaine de minutes, je m'étais dit que j'avais le temps d'aller jeter un œil sur cette piscine du parc tropical, par curiosité plus que par goût, je dois dire, car à l'époque, aussi étonnant que cela soit, je n'avais jamais mis les pieds dans une piscine reproduisant une atmosphère tropicale, et je ne savais d'ailleurs pas vraiment ce qu'était un parc tropical, attendu que le climat de la région ne prêtait pas du tout à la moindre tropicalité. J'avais donc rangé le bordereau signé dans ma serviette et trouvé le chemin de la piscine, quelque peu troublé au demeurant de ne voir autour du dôme que du gravier et quelques parterres ceinturés de buis, et j'avais fait deux fois le tour de l'immeuble vitré, regardant à l'intérieur l'univers artificiel de jungle et de plage où des dizaines de corps presque nus se déplaçaient avec langueur d'un bassin à un autre, en partie dissimulés par les plantes à larges feuilles dont j'étais prêt à croire qu'elles étaient tropicales car elles dessinaient avec efficacité l'esquisse d'une forêt vierge.

J'avais fini par passer les doubles portes battantes qui donnaient dans le hall d'entrée de la piscine et j'avais été un peu déçu car il ne présentait aucun caractère tropical :

il ressemblait au hall d'entrée de toutes les piscines que j'avais pu fréquenter au cours des dernières années ; y régnait la même odeur chlorée de bassin municipal, qui m'évoquait toujours les matins gris de l'enfance où j'étais tenu de suivre les élèves de mon âge pour plonger dans les eaux froides et tristes de la natation scolaire, tout en longueurs dépourvues de sens, enchaînées par dizaines jusqu'à ce que le souffle manque et que les membres s'agitent en mouvements désordonnés, en jappements de chiot trop gras et apeuré qui luttait pour garder la tête à la surface, les narines assaillies, et pris de panique quand il coulait sous les cris. J'étais resté un moment à regarder le tableau renseignant les prix qui variaient selon qu'on voulait accéder à l'espace aventure « Caraïbes » (tobogans, piscine à vagues, rivière sauvage, jacuzzi, pataugeoire), à l'espace sport et fitness « Amazonia » (pourvu d'un bassin de natation de vingt-cinq mètres), à l'espace bien-être « Pataya » (sauna, hammam, massages, lampes bronzantes), ou à une combinaison de plusieurs espaces, étant entendu que tous étaient de nature tropicale comme en témoignaient leurs noms, puis j'avais décidé de monter prendre un café dans la cafétéria qui dominait les bassins, la rivière sauvage et la piscine à vagues, par curiosité pour cette promesse exotique.

Des tropiques je ne connaissais rien, je dois dire, puisque jamais ou presque je ne quittais les plaines tempérées. La limite australe de mon aire de migration se situait un peu au sud de Milan, où j'avais séjourné quelques années auparavant dans une maison bâtie

tout en haut d'un promontoire rocheux offert à tous les vents, en outre affligé d'un microclimat pluvieux, et duquel, même juché sur un escabeau au dernier étage de la maison, on ne pouvait en aucun cas apercevoir les tropiques, en connaître de vue aucune plante à larges feuilles ni observer des corps presque nus déambuler dans la chaleur humide. Ainsi, je n'avais des tropiques qu'une impression théorique reposant tout entière sur des images floues de palmiers ou de forêts vierges aperçues dans des films, ou sur des noms de végétaux et d'animaux assez exotiques pour m'être restés à l'esprit longtemps après les avoir lus dans quelque magazine. J'avais aussi la conviction d'une certaine moiteur.

Il faisait pourtant très froid dans la cafétéria, et j'avais contemplé depuis cet aplomb le monde tropical en contrebas, derrière une longue baie vitrée, ayant gardé sur le dos ma veste d'hiver et mon écharpe, mes mains froides serrées sur la tasse de café chaud. Je m'étais senti éloigné des tropiques comme je ne l'avais encore jamais été, bien plus éloigné même qu'avant de connaître l'existence du parc tropical, car alors qu'une simple vitre me séparait des corps presque nus qui évoluaient entre les plantes à larges feuilles avec désinvolture et langueur, j'étais, moi, couvert comme un chasseur polaire, simple spectateur de leur bien-être. À deux doigts des tropiques – je pouvais presque les toucher – mais encore tenu à distance. C'était intolérable.

J'étais redescendu dans le hall d'entrée où j'avais avisé un distributeur automatique permettant d'acquérir,

pour une somme très exagérée, un maillot de bain bleu marine pourvu de deux bandes blanches verticales. J'avais inséré la monnaie requise dans la fente de l'appareil et reçu en échange une petite boîte cartonnée contenant un maillot de taille M, aucunement bleu marine, et sans bandes latérales blanches, mais vert pomme et décoré de motifs floraux rouges, jaunes et orange, des fleurs vives à longs pistils et manifestement exotiques. Je m'étais dirigé vers le comptoir d'accueil avec l'intention d'acheter un ticket pour l'espace aventure « Caraïbes » où je voulais passer une heure et demie. Il m'était soudain venu à l'esprit que je n'avais pas de serviette de bain et le distributeur n'en proposait pas à la vente, et comme je m'en étais ouvert à l'employé du comptoir d'accueil, il m'avait dit pourquoi ne pas profiter de l'offre super-combo et prendre un billet combiné pour l'espace bien-être « Pataya » et pour l'espace aventure « Caraïbes » ? car, avait-il ajouté, une serviette est prêtée aux clients à l'entrée du sauna et du hammam, ainsi que des chaussons en éponge, et en plus, précision importante, le super-combo est moins cher que les deux billets séparés.

Le sauna et le hammam, c'est formidable, avait-il ajouté, on se sent propre et revigoré, mais j'avais eu peur d'abuser, j'étais tout de même supposé retourner au travail et ne me sentais pas le droit de nettoyer de fond en comble les pores de mon épiderme grands ouverts par la vapeur en faisant mine d'ignorer que le monde, pendant ce temps, poursuivait sa course et s'enfonçait, lui, dans

la crasse. Au moins, m'étais-je dit, l'espace « Caraïbes » comporterait peut-être une part de risque, les descentes de rapides et les vagues artificielles promettaient l'aventure, il conviendrait davantage à la situation – pour ainsi dire, au caractère frauduleux de ma présence en ces lieux. Mais dépourvu de serviette je m'étais imaginé sortir encore dégoulinant de l'espace « Caraïbes » et devoir ainsi renfiler mes vêtements; par avance je m'étais senti ridicule et très peu professionnel et j'avais soudain fui sans un mot, comme possédé d'une urgence impérieuse, quittant le hall d'entrée d'un pas rapide puis courant jusqu'à ma voiture pour prendre, pied au plancher, le chemin du retour.

Tu manques décidément de nerf, m'étais-je répété tout au long du trajet.

* *
*

Je n'avais parlé à personne de la piscine du parc tropical et dans un premier temps, je dois dire, je n'y pensais pas vraiment, la vie avait repris son cours et ma brève immixtion dans cet univers semblait n'avoir produit aucun effet sur mon humeur, sur mon existence et la direction qu'il convenait de lui donner dorénavant, et quand la femme chez qui je vivais avait trouvé dans la voiture la boîte contenant le maillot vert à motifs fleuris et s'en était étonnée, j'avais noyé le poisson avec habileté, bredouillant quelques explications à propos d'un

cadeau d'entreprise dont je comptais bien me défaire car jamais, disais-je, – elle me connaissait – jamais je n'aurais acheté un maillot de cette sorte, en plus, avais-je fait remarquer, c'est une taille M et vois mon embonpoint, et j'avais feint l'indifférence quand elle avait proposé de le donner à qui pourrait en avoir besoin plutôt que de le jeter ou de l'abandonner au bureau. Bien sûr, avais-je dit, ça n'a aucune importance, et j'avais eu un rire bref et sec auquel j'avais voulu donner la sonorité du dédain.

Un maillot comme cadeau d'entreprise, avait-elle dit, laissant en suspens sa phrase dans un soupir où voletait tout le mépris que lui inspiraient mon emploi et le peu d'ambition dont il était le signe.

Au cours d'un repas j'avais pourtant dit, comme ça, sur un ton détaché, que ça ne me déplairait pas que nos prochaines vacances aient lieu dans un endroit dépay-sant, quelque chose de chaud et humide, avais-je dit, avec de l'eau tiède, une sorte de dolce vita, avec des fruits, du vin, ou peut-être du rhum. Pourquoi pas quelque chose de tropical ? avais-je précisé après un court silence, mais j'avais vu dans son regard de l'incompréhension, quel rapport avec la question que je t'ai posée ? avait-elle répondu, et je n'en savais rien, je n'avais pas écouté sa question. Mais à l'exception de cette irruption tropicale dans le quotidien je n'y avais pas vraiment repensé, pas le moindre début d'obsession, tout juste un souvenir diffus d'avoir frôlé des îles lointaines à travers la vitre de la cafétéria.

Deux semaines plus tard on m'avait de nouveau enjoint de faire de toute urgence l'heure et demie de route pour remettre en mains propres à la cliente une lourde enveloppe scellée – c'était, je m'en souviens, un mardi matin au milieu de l'automne. J'avais été informé de ma mission dès mon arrivée au bureau, tu la connais, m'avait dit mon collègue, tu y es déjà allé, et j'avais donc emporté le pli chargé de mystère vers ma voiture en m'interrogeant sur les raisons qui m'avaient fait désigner une fois encore pour une tâche qui semblait destinée à quelque récurrence, car enfin il n'avait jamais été question de ce type de mission depuis que j'avais été engagé; ma carrière professionnelle était depuis le premier jour de nature stagnante comme l'eau d'une flaque et n'était pas supposée m'éloigner du petit bureau où j'officialiais d'ordinaire comme correcteur de documents officiels, mais aussi comme assembleur de dossiers et responsable de la relecture et de la distribution des rapports en prévision des nombreuses réunions qui rythmaient la vie de l'entreprise. En aucun cas je n'étais en charge du courrier, domaine réservé du secrétariat auquel je n'émergeais pas, or ces livraisons en mains propres de plis scellés s'apparentaient selon moi à l'expédition du courrier, et je tentais de comprendre cette étrange mutation de ma fonction professionnelle tandis que je conduisais la voiture vers l'entrée de l'autoroute, mais comme je m'apprêtais à m'y engager j'avais soudain changé de direction pour passer par la maison et emporter la boîte en carton contenant le maillot vert

à motifs floraux et une serviette de bain, sur un coup de tête, comme ça, car au milieu des questionnements sur le rôle qu'on voulait désormais me faire jouer était apparue comme un flash l'image de la piscine à vagues du parc tropical ; avait alors surgi l'idée qu'une nouvelle occasion se présentait d'y faire l'expérience d'un peu de chaleur et d'humidité. Quand j'avais enfin remonté la longue rue au bout de laquelle je pouvais apercevoir, flanqué de toboggans, le dôme translucide de la piscine du parc tropical, j'avais ressenti, je l'avoue, une sorte d'excitation dont me semblaient témoigner le martèlement du sang dans mes tempes et une accélération de mon rythme cardiaque, et j'en avais presque oublié la tâche à accomplir qui m'avait mené là.

Comme lors de ma première visite j'avais patienté dans la salle d'attente. C'était la fin de la matinée et je voyais par la fenêtre le dôme de la piscine tropicale comme une promesse de territoires magiques, de dépaysement et de forêts vierges. Comme si une simple fenêtre ouvrait les murs épais de mon existence sur un paysage insoupçonné où tout était possible – la vie, l'inconnu, la fièvre aventureuse des tropiques qui pourtant ne m'avait depuis l'enfance jamais attiré (je n'avais pas rêvé de piraterie ou de marine au long cours, j'avais toujours préféré les climats tempérés et le calme d'une campagne sans relief ni surprise, ayant un certain goût pour la monotonie de mes activités). Cependant le dôme de la piscine exerçait sur moi son emprise à travers la fenêtre de la salle d'attente, et sans cesse happé, mon

regard y revenait. Les murs de la salle d'attente étaient nus, d'un blanc glacial qui ne m'aidait pas à détourner mon attention des toboggans rouges et jaunes, et sur la table basse aucune revue, aucun objet, rien, la laque blanche du meuble reflétait la fenêtre et à travers elle le dôme de la piscine du parc tropical : j'étais envoûté. L'attente avait été brève, la cliente était entrée sans un mot dans la salle et je lui avais donné l'épaisse enveloppe en mains propres ainsi que le bordereau à signer, mais elle avait pris le temps d'ouvrir le pli et de consulter un à un les documents qu'il renfermait, je me tenais debout face à elle avec à la main un sac de toile microperforée très peu opaque qui contenait ma serviette de bain et le maillot vert à motifs floraux rouges, jaunes et orange, et je la regardais qui feuilletait les documents. Quel âge pouvait-elle avoir ? m'étais-je dit, son attitude ferme et hautaine avait quelque chose de la fin de trentaine, une sorte d'arrogance de l'âge triomphant, mais rien n'était moins sûr, elle avait les cheveux courts et pouvait aussi bien frôler la cinquantaine. J'attendais qu'elle en finisse de ses vérifications et le temps me semblait très long, elle était restée silencieuse puis, soudain, avait signé le bordereau sans relever la tête et me l'avait tendu, et enfin m'avait regardé, sans un mot, et avait regardé mon sac. Elle m'avait ensuite dévisagé comme on le fait d'un fou et s'était détournée, et en quittant la salle avait dit au revoir Monsieur, à la prochaine fois, et j'en avais déduit que d'autres documents me seraient à nouveau confiés à son intention.

* *
*

J'avais pris un billet pour l'espace aventure « Caraïbes » qui donnait un accès illimité aux toboggans, à la rivière sauvage, au jacuzzi et à la piscine à vagues, ainsi qu'aux transats disposés dans les aires de repos. Je m'étais mis en tenue dans une cabine étroite et j'avais aperçu mon reflet dans un miroir, le maillot vert à motifs floraux ne m'allait pas si mal, quoiqu'un peu tape-à-l'œil et serré, m'étais-je dit en voyant que les élastiques creusaient des sillons dans la peau de mes cuisses ou disparaissaient à la vue sous le ventre un peu bas, mais peu m'importait, l'inélégance resterait mon secret puisque personne ici ne pouvait me connaître. Passé le pédiluve, le vacarme assourdissant de l'eau tombant par hectolitres à la sortie d'un toboggan m'avait projeté dans un monde sauvage, plein de la fureur des éléments et de la puissance d'une nature débridée, et j'avais entrepris d'explorer ce territoire armé de ma serviette que je portais autour du cou. J'avais suivi d'un pas lent de sinueux sentiers de carrelage entre des massifs de bananiers et de palmiers nains, l'air était chaud, des bruits de cascade se mélangeaient à l'écho des voix humaines, les indigènes étaient nombreux malgré l'heure et le jour mais sans le moindre enfant et sans cri. Dissimulées parmi les plantes, de petites enceintes diffusaient des chants d'oiseaux dont je supposais qu'ils étaient tropicaux – je n'y connaissais

rien, peut-être après tout n'y avait-il là que trilles du merle ou martèlements du pic épeiche, mon ignorance des tropiques était totale en matière d'ornithologie – et je déambulais entre les bassins avec la curiosité du naufragé pour son île, me laissant lentement gagner par la volupté et la langueur que j'avais tant désirées. J'étais encore de tropicalité trop récente pour m'aventurer sans plus d'acclimatation dans les toboggans ou même la rivière sauvage, d'apparence moins vertigineuse mais dont le parcours visible de tous secouait les corps, les tournait et retournait dans tous les sens, têtes soudain plongées sous l'écume explosive dans les détours des rapides, ne réapparaissant que pour cracher l'eau infiltrée dans les voies respiratoires et aussitôt heurtées par des pieds ou des coudes.

J'étais descendu par une pente douce dans un bassin d'eau chaude et m'étais immergé, un léger courant m'avait entraîné telle une tanche dans un ruisseau au long d'un couloir en spirale; une sensation d'abandon m'avait envahi, je nageais sans mouvements, j'avançais sans nager et fondais dans l'eau chaude. À l'autre bout du couloir s'ouvrait un deuxième bassin d'eau calme, et en son centre un jacuzzi s'élevait où je m'étais installé, assis sur un banc carrelé, de l'eau jusqu'aux épaules qui bouillonnait et dans le bas du dos un jet massant, et j'avais balayé du regard les vastes étendues de la piscine du parc tropical, partout je voyais des plantes dont j'ignorais le nom et l'ignorance décuplait mon émerveillement; quelques humains flottaient et se laissaient porter par

l'ondée jusqu'au bassin d'eau calme ; mes pieds se soulevaient parfois du sol sous l'effet des bulles du jacuzzi et le maillot vert à motifs floraux se gonflait d'air, si bien que mon corps tout entier se soulevait à son tour du banc carrelé et je flottais entre deux eaux, assis non nageant, les pores de la peau ouverts par la chaleur de l'eau, euréka, m'étais-je dit : j'étais bien.

Chose inattendue, en me soulevant les bulles du jacuzzi venaient à coups répétés frapper mon entre-jambe, enfin je dis frapper mais c'était plutôt une sorte de massage par des mains abstraites et caressantes, et m'extrayant soudain de mes pensées j'avais pris conscience que je bandais ; alors même que mon attention vagabondait, mon corps réagissait de lui-même, et l'érection se faisait plus puissante, évidente et irréfutable, et j'avais craint qu'elle n'aille à son terme, aussi je m'étais vu devoir fuir prestement si j'avais été repéré, cerné peut-être dans ma nage par les preuves de ma joie, mais passé cette courte angoisse j'avais compris que les bulles expertes me maintenaient dans un état de demi-plaisir, une plénitude délicieuse et longue et à elle-même suffisante, comme le parfum d'un ragoût en cuisson est souvent bien supérieur à son goût.

J'avais repensé à la cliente.

Je ne connaissais rien d'elle, juste un nom : Rovelli. Fallait-il qu'elle soit importante pour que le bureau ait à dépêcher un agent à l'autre bout d'une longue route dans le seul but de lui remettre des documents en mains propres ? Bien sûr, je savais que le bureau traitait avec

des gens occupant des positions importantes – je voyais leurs noms et qualités circuler dans les rapports que je relisais. Le bureau avait été aménagé avec des matériaux nobles et j'en déduisais des rentrées financières conséquentes; la cliente Rovelli devait comme les autres payer d'onéreux honoraires, et j'avais la conviction qu'elle-même disposait de gros moyens, bien que la salle d'attente blanche et vierge n'en laissât rien paraître, au contraire de son attitude hautaine envers moi, mais quant à savoir ce qu'elle faisait et pourquoi ces documents devaient lui être remis en mains propres plutôt que par les œuvres postales du secrétariat, ça, je l'ignorais.

Tout de même, m'étais-je dit, c'est étrange ce soudain changement de ma vie professionnelle. De sédentaire elle devenait mobile. Je n'allais pas jusqu'à penser qu'elle devenait nomade mais la couleur monotone du bureau que j'occupais se troublait d'une touche d'itinérance, et si j'en croyais la cliente Rovelli, ces mouvements étaient appelés à se renouveler. De soubresauts allaient-ils devenir balanciers? je ne pouvais encore le dire, je flottais pour l'heure dans l'eau chaude du jacuzzi, légèrement soulevé de mon siège par les bulles, mû par une force que je n'avais pas initiée, dans un état de langueur et de volupté que je devais, d'une certaine façon, à cette cliente dont j'ignorais tout, en outre jeté par elle dans la dissimulation et le mensonge car j'avais résolu de ne rien dire au bureau de mon escapade tropicale, et pas davantage à la femme chez qui je vivais.

J'étais resté longtemps dans le jacuzzi, malaxé par les bulles et bientôt gagné par une indifférence au monde dont j'apercevais la grisaille au travers des grandes baies vitrées, les maisons ouvrières accolées comme des tombes, étroites pièces aux plafonds bas, et le gravier par tonnes étalé partout pour que ne pousse pas l'herbe, et le ciel laiteux baignant la ville d'une pâle lumière bleutée, et les restes volatils de la rouille centenaire qui recouvrait les murs, et l'autoroute droite avec au bout le bureau, l'emploi, le corps assis sur une chaise habillée de toile qui grattait la peau à travers le pantalon, et la maison et ses travaux et l'emprunt à rembourser, pour ne rien dire, évidemment, de la pollution, et des guerres, et des maladies – ce monde, comment pouvait-on lui trouver le moindre intérêt au regard de ce que les tropiques avaient à offrir, la chaleur et les plantes à larges feuilles, la volupté et la langueur des corps, et les bulles du jacuzzi qui me faisaient bander ?

Un instant j'avais imaginé que le parc tropical pourrait déclarer son indépendance et quitter le monde, faire sécession, crac ! il faudrait alors pour toujours vivre sous le dôme translucide qui pouvait, pourquoi pas ? devenir un micro-État tropical, après tout il y avait, en Europe, bien des précédents, Saint-Marin, Andorre ou Monaco et même le Vatican, alors pourquoi pas le Parc Tropical ? Ce ne serait pas plus bête, la nationalité serait offerte contre un prix d'entrée modique dans la limite des places disponibles, il ne faudrait pour vivre qu'un maillot, un peu d'eau fraîche et quelques fruits, les besoins seraient

réduits dans cette plénitude, et les corps plongés dans le jacuzzi vite rassasiés. J'imaginai très bien ne plus jamais quitter cette terre promise, y vivre sous un faux nom, une nouvelle identité tropicale, Général Pedro de la Vega Hernández y Jamón, ou quelque chose comme ça, et lentement vieillir sous les bananiers en pot, la peau flétrie par les bains incessants, ne plus répondre enfin qu'au nom de Don Pepe, le Señor des transats, padre des jacuzzi.

En contrebas du bassin d'eau chaude s'ouvrait la piscine à vagues. J'y étais entré par une plage en carrelage lisse, une pente légère menait le baigneur vers une zone profonde où j'avais perdu pied ; j'étais à peu près seul dans le bassin et de vagues il n'y avait point, rien qu'une eau étale à peine troublée par les mouvements de grenouille que je faisais avec les jambes pour me maintenir à la surface, et je m'étais demandé où étaient les sensations promises. J'avais ressenti un peu de déception, d'autant plus que l'eau était bien moins chaude que dans le jacuzzi, alors que j'espérais des tropiques un bien-être constant, une chaleur jamais interrompue, et comme je m'apprêtais à sortir du bassin une sonnerie avait retenti et lentement l'eau s'était mise à remuer, puis de plus en plus, et mon corps bercé d'un faible va-et-vient montait et descendait au rythme des vaguelettes qui apparaissaient comme par magie au bord du bassin, et grossissaient à vue d'œil au point de devenir de vraies vagues qui me soulevaient, me poussaient vers l'arrière et me ramenaient vers l'avant, jouet de flots impétueux, et je

m'étais senti bois flotté, goémon et sargasse, je ne sentais plus la tiédeur relative de l'eau, descendu dans les creux je regagnais sans délai les crêtes au bon vouloir des vagues artificielles, en ballottant nonchalamment. Il m'était venu à l'esprit que jamais encore je n'avais senti mon corps libre de toute pression, et que précisément, à la merci des vagues de la piscine du parc tropical, je ne sentais plus aucune pression sur aucune partie de mon corps, mes mains baignaient librement dans l'eau et aucune force ne s'exerçait sur les paumes, pas plus d'aillieurs que sur les plantes des pieds ou les cuisses, ou les bras, je ne faisais aucun effort pour me maintenir à flot, l'énergie des vagues suffisait à me porter sans aucune violence : rien n'allait contre ma volonté alors même que je ne l'exerçais pas, et cette sensation m'avait troublé, le sentiment de flottaison et d'apesanteur tropicale avait vidé mon esprit comme le jacuzzi les pores de ma peau, alors pendant une fraction infime de temps j'ai eu le sentiment fugace de faire l'expérience de la liberté.

Aussitôt après, les vagues avaient commencé à décroître, la marée était redescendue et il m'avait fallu à nouveau battre des jambes, l'impression de liberté s'était éloignée aussi soudainement qu'elle avait fait mine d'apparaître, et je n'avais même plus été très sûr de l'avoir ressentie. J'avais reculé vers la partie du bassin où mes pieds touchaient le sol. La pression s'exerçait à nouveau sur mon corps pour qu'il tienne debout, les vagues avaient cessé et l'eau peu à peu avait retrouvé un calme morne, et déjà je regrettais la douce agitation tropicale qui m'avait saisi.

* *
*

Moins d'une semaine plus tard on m'avait de nouveau dépêché chez la cliente Rovelli, chargé d'un épais fourreau qui devait contenir au moins cent pages. Entre-temps je n'avais cessé de penser aux tropiques et à la piscine à vagues, je m'endormais le soir pour m'y plonger en rêve et au matin quittais le sommeil comme on sort de l'eau, tirant comme une ancre le regret de devoir m'arracher à la chaleur et au flottement. Je n'avais rien dit à la femme chez qui je vivais de l'empire qu'exerçait sur moi le souvenir de la piscine à vagues du parc tropical. J'avais réussi à lui cacher l'usage que j'avais fait du maillot vert à motifs floraux rouges, jaunes et orange que j'avais mis à sécher dans un coin du garage après l'avoir suspendu devant la soufflerie d'air chaud de la voiture pendant tout le trajet du retour, et j'avais fait de mon mieux pour ne rien laisser paraître du bouillonnement tropical qui couvait sous ma peau. Je m'étais attendu à ce qu'elle me reproche d'être taiseux ou lunatique, de m'enfermer dans une rêverie dont elle ne savait rien et qui l'excluait, de manquer peut-être de conversation ou de sembler absent, mais elle n'avait rien dit, peut-être même n'avait-elle rien remarqué, soit parce que j'avais été habile dans l'art de la dissimulation, soit parce que notre relation n'allait pas sans un certain désintérêt l'un pour l'autre. Quant à l'enfant, il menait sa vie, à peu près

indifférent à celle des adultes et d'ailleurs, m'étais-je dit, que pourrait-il comprendre de l'attrait de son père pour une piscine tropicale pourvue de toboggans ? Il n'était qu'un enfant.

Vous devrez patienter pendant que je vérifie ces documents, m'avait dit Rovelli après avoir décacheté le fourreau de papier, puis elle avait jeté un œil vers moi. Mon sac de bain en toile microperforée me pendait au bout du bras, ses yeux s'y étaient posés puis elle avait imposé son regard au mien, sans autre expression que la sévérité, et en quittant la salle d'attente avait dit, sans se retourner, qu'elle en aurait pour une heure au moins.

Allez donc à la piscine, avait-elle ajouté, et revenez plus tard.

J'avais pris place dans le jacuzzi et tandis que s'ouvraient les pores de ma peau et qu'à nouveau les bulles stimulaient mécaniquement ma virilité, j'avais décidé que je ne pouvais pas fuir plus longtemps et qu'il me fallait essayer les toboggans et la rivière sauvage, c'est-à-dire soumettre mon corps à une descente rapide et incontrôlée, sans quoi mon expérience tropicale aurait manqué de nerf, trop portée sur le flottement et le soulèvement modéré des vagues, pas assez sur la secousse et l'essorage ; or les tropiques, m'avait-il semblé, ne pouvaient être seulement affaire de bien-être et de langueur, mais aussi de violence et même de brutalité, car les mers tropicales ne me semblaient pas exemptes de tourbillons ni de tempêtes. Cependant, les toboggans m'avaient assez rapidement lassé : trop unidirectionnels,

trop prévisibles dans leurs effets ; une courte sensation d'accélération suivie d'un long ennui, avant d'en tomber comme l'œuf de la poule. La rivière sauvage avait quant à elle bien failli me noyer dans ses remous, tourné et retourné sens dessus dessous, le nez gorgé d'écume, tu veux de l'aventure tropicale en voilà, m'étais-je dit tandis que je sortais en toussant de la descente, la peau du dos éraflée d'avoir frotté les bords granuleux de la rivière, et boitant, le genou fracassé contre le mur sous l'effet d'un ressac.

J'étais alors entré dans la piscine à vagues comme un cap-hornier dans son havre, libérant mon corps de tous les coups et de toutes les griffures, et même de son propre poids. Je m'étais à nouveau laissé porter par le rythme des vagues artificielles qui surgissaient des parois du bassin, grossissaient en quelques mètres et me soulevaient, tandis que dans ma boîte crânienne le cerveau baigné de liquide céphalorachidien suivait un mouvement semblable, qui montait et descendait, montait et descendait, provoquant chez moi une transe de basse intensité, apaisant mon esprit purgé de ses encombrements, où des sensations élémentaires pouvaient alors se déplier, s'étendre toutes entières et pénétrer les nerfs, la lymphe, le sang, la salive, au rythme des vagues et des battements lents du cœur se propager, à travers la nuque de moins en moins raide, vers les membres et vers les tripes, puis remonter par la gorge et envahir la bouche pour déposer sur la langue le goût acidulé d'un bien-être dérobé à la banalité de l'existence.

* *
*

Dans les mois qui ont suivi, j'allais environ une fois par semaine livrer des documents à la cliente Rovelli, quelquefois une simple enveloppe, parfois des plis épais que je lui remettais en mains propres en échange d'un bordereau signé, et pas une seule fois je n'étais allé au-delà de la salle d'attente blanche dont une fenêtre donnait sur la piscine du parc tropical. Toujours je devais être là avant la fin de la matinée, et quand elle signait immédiatement le bordereau, ayant rapidement lu le document unique que contenait l'enveloppe, j'allais ensuite à la piscine où je pouvais passer deux heures car j'avais laissé entendre au bureau que c'était à peu près le temps qu'il me fallait pour m'acquitter de ma tâche et prendre mon heure de table. Mais si le pli que je lui remettais était plus épais, alors le temps que je passais à la piscine était proportionnel à cette épaisseur avant de récupérer le bordereau signé. En outre le bureau m'octroyait de temps à autre un jour de récupération pour compenser le temps perdu sur la route, et de ces jours-là je n'avais rien dit à la femme chez qui je vivais, et tandis qu'elle me croyait au travail j'en profitais pour faire l'heure et demie de route et passer du temps dans la piscine du parc tropical.

Bien souvent, assis dans le jacuzzi j'avais le loisir de regarder les corps qui venaient comme moi chercher leur dose de tropicalité. Parce que je venais toujours en

semaine et dans la matinée je croisais peu d'enfants et d'adolescents, sauf une ou deux fois, les jours de congé scolaire, et le vacarme de leurs cris était insupportable, comme si des dizaines de perroquets s'étaient mis à hurler ensemble pour occuper tout le volume de la jungle, chaque cri se démultipliant en écho, et l'écho lui-même se mêlant à de nouveaux cris, et le dôme du parc tropical m'avait alors paru inquiétant, j'imaginai la panique des oiseaux à l'arrivée du prédateur, les tropiques se teintaient de sauvagerie et j'en ressentais de l'inquiétude et de l'inconfort. Ce n'était pas de ma part une détestation des enfants en eux-mêmes, après tout j'en avais un moi aussi – encore que le lien entre nous n'avait jamais été évident, je n'avais jamais été capable de communiquer avec lui sinon par l'exercice maladroit d'une autorité défaillante et souvent utilisée mal à propos, il semblait toujours, aux miens, préférer les bras de sa mère, recherchait ses baisers quand il se détournait des miens et ne souhaitait jamais ma présence à l'heure du coucher, mais je n'en avais jamais conçu de regrets et je l'aimais en conséquence, avec distance et incompréhension, et cette attitude envers lui s'appliquait à tous les humains de son âge. Ainsi je ne comprenais pas leurs cris et la manière dont ils troublaient le calme langoureux des tropiques ; comme par réflexe j'aurais pu les sermonner et exiger le silence, mais en réalité je ne les regardais que comme des animaux étranges, spécimens d'une espèce à laquelle j'avais moi-même appartenu mais dont j'avais oublié les chants et les usages, et que je ne comprenais

plus désormais, coincés qu'ils étaient dans la vie morne des écoliers tandis que je larguais les amarres et découvrais la liberté caraïbe.

Dans les premiers temps, tout entier fasciné par la découverte des bienfaits de l'eau chaude et des vagues, j'avais prêté peu d'attention aux êtres qui fréquentaient la piscine, ne détectant leur présence que du coin de l'œil, éléments du décor semblables à des automates dans un parc d'attractions. Puis, comme j'étais devenu de plus en plus familier de l'île intérieure, comme j'avais exploré et délimité mon territoire, sachant les régions hostiles, les courants d'air ou les passages glissants, les sources chaudes et les plages accueillantes, et trouvant désormais mon chemin sans plus y réfléchir, j'avais commencé à observer celles et ceux qui venaient chercher leur dû de bien-être en ces lieux. Peaux laiteuses que l'âge fissurait, posées à même l'os et se gonflant à l'abdomen, peaux distendues et rouges sur des masses sans vigueur, épaules larges et puissantes sur des ventres proéminents, seins tenant à peine dans leur gangue synthétique, cheveux colorés de rose ou rasés figurant des motifs à prétention maorie, boucs tracés au cordeau comme à l'encre de Chine, nez percés d'anneaux, mains larges et épaisses frappant l'eau telles des palmes, hommes et femmes souvent loin déjà de la jeunesse dont les chairs accusaient autant la dureté du temps que la molle sédentarité, et qui luttaienent contre le désarroi en se couvrant de tatouages... Un type en particulier me fascinait : comme moi il avait une prédilection pour le

jacuzzi et la piscine à vagues, et souvent je le croisais qui faisait l'aller-retour ; il devait avoir la cinquantaine et sa peau était si fine et claire qu'elle paraissait bleutée par endroits, là où par transparence on devinait les veines et veinules, quand d'autres parties de son corps sec étaient entièrement envahies de dessins incohérents : une tête de femme aux longs cheveux dénoués, un Christ en croix, un oiseau de proie juché sur la branche d'un arbre mort et qui déployait une seule aile où étaient écrits les mots *Sympathy for the Devil*, le visage d'une Vierge pleurant du sang, des idéogrammes chinois, un couteau dont la pointe s'enfonçait dans le *s* de *Justice*. Les tatouages qui viraient au bleu et le bleu des veinules sous sa pâleur diaphane lui donnaient une allure spectrale ; ses jambes maigres, son bassin osseux semblaient fragiles, au bord de la brisure ; dans le jacuzzi sa peau semblait devoir éclater, bulle parmi les bulles. Il ne parlait à personne mais un jour je l'avais vu sourire à une femme qui lui avait fait un signe de la main : il manquait deux dents à sa mâchoire inférieure.

Ainsi les corps dans leur ensemble n'avaient rien de tropical, pour tout dire ils dépareillaient. Pourtant je ne savais pas grand-chose de ce qu'étaient de véritables corps tropicaux, je visualisais certes des teints hâlés et des chevelures sombres, une forme de beauté solaire idéalisée, de la moiteur perlée aux épidermes, mais la matière même des corps, leur masse, leur structure, leur dynamique, je n'en savais rien, je savais seulement que les corps tropicaux ne pouvaient en aucun cas être ces

agencements d'albâtre cassant et maquillé d'encre, ces tissus usés par l'air vicié des zones industrielles en reconversion, ces corps chancelant même dans l'eau étale, et j'éprouvais une forme de dégoût à leur contact, pas pour ce qu'ils étaient, mais parce que leur vision interrompait mon immersion tropicale et me ramenait à la froideur du monde en dehors du dôme, et je m'efforçais le plus souvent d'en faire abstraction. Mon corps lui-même me posait question, car le pédiluve qui faisait frontière entre les vestiaires et l'espace « Caraïbes » était muni d'un grand miroir et je m'y voyais en pied à chaque traversée, ma peau aussi était trop blanche, portant les premiers points de rouille infligés par le temps, sans aucun muscle saillant pour en atténuer la monotonie, terreau à peine fertile pour un champ de poils inélégants poussés là sans densité, davantage savane que forêt, et jungle moins encore, et ces relâchements replets sous les bras, ces poches gonflées de graisse sous l'aréole figurant presque des seins de jeune fille, ces épaules rentrées qui affranchissaient le ventre de toute cohérence avec le buste, lequel semblait alors tomber comme un sac lourd de sable mouillé, et le cou empâté, strié de plis, et la raideur des membres sous l'embonpoint : toute cette machinerie organique m'apparaissait grippée. Ce corps, en rien aidé par le maillot vert à fleurs rouges, jaunes et orange légèrement trop petit, je me demandais souvent s'il avait quelque disposition pour l'aventure tropicale, et j'en doutais, j'en doutais douloureusement tant il semblait sans solidité, mal entretenu, incongru dans l'aventure

comme dans la tropicalité. Je le regardais planté là, dans le pédiluve, dans l'entre-deux du monde et au mitan de sa vie, je l'imaginai destiné à se flétrir lentement dans son emploi, assis au bureau puis au volant puis à la table familiale, et je supposai que ces livraisons récurrentes à la cliente Rovelli, qui lui avaient ouvert les portes de la piscine à vagues du parc tropical, étaient tout ce qu'il pouvait attendre en termes de grand chambardement, de nouvelle direction pour l'avenir. Voilà, c'était cela, ce ne serait que cela. Certains corps sont précipités dans l'inconnu, deviennent bergers quand ils étaient notaires, acrobates quand ils étaient boulangers, j'ai même vu à la télévision une mathématicienne devenir astronaute, mais tous les corps ne peuvent en espérer autant, et pour celui que je regardais dans le miroir du pédiluve, il faudrait se contenter de ce faible déplacement, d'une secousse infrasismique en guise de tremblement de terre. Après tout la découverte des tropiques était comme un bonus auquel je ne m'attendais pas, et le sentiment éprouvé dans la piscine à vagues, le corps soulevé par les mouvements de l'eau, toute pression sur lui annulée, valait bien tous les bords virés de l'existence, ou du moins il faudrait m'en satisfaire.

Très vite cependant, j'avais senti, sous l'excitation de passer du temps dans la piscine à vagues du parc tropical, poindre déjà le confort de la routine. Mes livraisons hebdomadaires à la cliente Rovelli n'avaient plus rien de surprenant, et même si j'en étais informé à la dernière minute, je les attendais. Je m'étais débrouillé pour que